



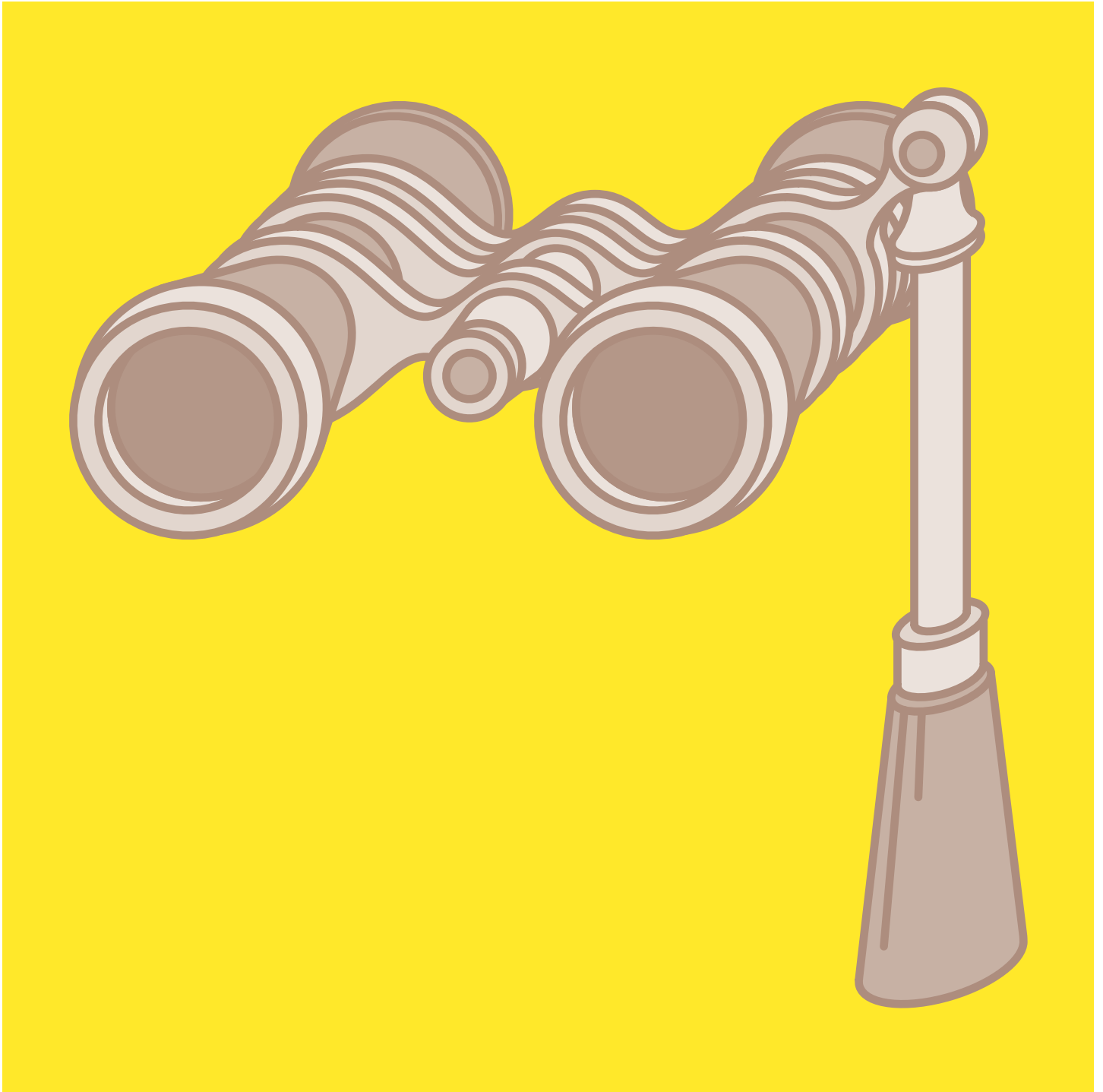
maison des arts
— centre d'art
contemporain
de malakoff —

105, avenue
du 12 février 1934
92240 malakoff

ouverture
mercredi au vendredi
- 12h à 18h
samedi et dimanche
- 14h à 18h

renseignements
maisondesarts.malakoff.fr
01 47 35 96 94
entrée libre

ville de Malakoff



du 25 septembre au 25 novembre 2018

j'ai léché l'entour de vos yeux
laura bottereau & marine figuet

exposition

Laura Bottereau & Marine Fiquet vivent et travaillent à Nantes. Leur duo est né en 2013 à l'ESBA d'Angers d'où elles sortent respectivement diplômées en 2015 et 2014. Elles participent à plusieurs expositions collectives comme *Enfants* au Centre d'art contemporain de Pontmain en 2016, *HERstory des archives à l'heure des postféminismes* à la maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff en 2017 ou *Traversées ren@rde* au Transpalette de Bourges en 2018. En 2017, la revue « Terrain vague » publie un texte de Florian Gaité autour de leur travail : *Jeux interdits*. La même année un entretien avec Julie Crenn parait dans la revue « Laura ». L'année 2018 débute avec *L'aube des rigueurs molles*, exposition personnelle, à St Étienne, dans l'espace des Limbes.

Après avoir passé cinq mois en résidence* à la maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff - résidence de recherche et de travail en lien avec le territoire** - le centre d'art consacre son exposition de rentrée au duo d'artistes Laura Bottereau & Marine Fiquet.

Présentée du **25 septembre au 25 novembre 2018**, l'exposition ***J'ai léché l'entour de vos yeux***, qui réunit dessins, installations, sculptures et vidéo est le fruit de leurs travaux préexistants et de nouvelles œuvres réalisées lors de ce temps de résidence, produites par la maison des arts. Les créations présentées s'attachent ici à rendre compte de l'espace de l'enfance, de ses coins d'ombre et cruautés. En effet, le champ d'action de Laura Bottereau & Marine Fiquet, dessiné ou installé, n'est pas celui de la nostalgie ou de la quête de l'innocence comme paradis perdu. L'enfance leur apparaît, au contraire, comme un espace qu'il leur plaît d'ébranler, de subvertir et de réinventer.

Il s'agit pour elles de leur première exposition personnelle dans un centre d'art.

* Résidence créée depuis 2013 et rendue possible grâce au soutien de la DRAC Île-de-France.

** Pendant un mois les artistes ont observé certains cours de sport dispensés par L'USMM, (Union Sportive Municipale de Malakoff), bénéficié du soutien du Théâtre 71, Scène Nationale de Malakoff et du Club Photo de la ville.

Note des artistes

À la fois terrain de jeu et champ de bataille, cour de récréation et espace théâtral, l'exposition propose un parcours où dessins, installations, sculptures et vidéo dialoguent et cohabitent dans la même fiction. ***J'ai léché l'entour de vos yeux*** initie ce dialogue du *je* au *vous*, entre singularité et pluralité.

Passer sa langue pour absorber ce qui s'y trouve, effleurer légèrement quelqu'un ou quelque chose, les toucher à peine, les toucher déjà. Comme par un geste insidieux qui a déjà eu lieu, l'enfance découvre le goût salé des larmes. *J'ai léché l'entour de vos yeux* invite la question du regard : que voulons-nous entrevoir de nos enfances ?

Apparitions polymorphes entre l'enfant et l'adulte, au genre flottant, les figures enfantines mises en scène se jouent de leur propre représentation. Miroir d'un monde sans concession, où le jeu devient un outil de pouvoir et de transgression, les paysages corporels déploient une image dysfonctionnelle de l'Enfant. Se dérobant derrière des yeux clos, des masques et des costumes, les figures enfantines donnent à voir, sans voir. Ces instants dessinés, sculptés ou installés viennent offrir sciemment un espace de projection où chacun-e, dans sa lecture et son appréhension, peut y réinjecter son histoire. Objets, corps et décors y génèrent un ensemble de contre-espaces : « C'est - le jeudi après-midi - le grand lit des parents. C'est sur ce grand lit qu'on découvre l'océan, puisqu'on peut y nager entre les couvertures ; et puis ce grand lit, c'est aussi le ciel, puisqu'on peut bondir sur les ressorts ; c'est la forêt, puisqu'on s'y cache ; c'est la nuit, puisqu'on y devient fantôme entre les draps ; c'est le plaisir, enfin, puisque, à la rentrée des parents, on va être puni. Ces contre-espaces, à vrai dire, ce n'est pas la seule invention des enfants ; je crois, tout simplement, parce que les enfants n'inventent jamais rien ; ce sont les hommes, au contraire, qui ont inventé les enfants, qui leur ont chuchoté leurs merveilleux secrets ; et ensuite, ces hommes, ces adultes s'étonnent, lorsque ces enfants, à leur tour, les leur cornent aux oreilles. » ⁽¹⁾

De ces Enfants inventés, construits par les merveilleux secrets de l'ordre social et des normes, il convient d'inventer des dissidences. Posant la question du simulacre, les présences d'apparence enfantine, se jouent de l'image d'innocence qui leur est assignée pour mieux l'assiéger. Redonnant le pouvoir à un corps enfantin « à qui on ne reconnaît pas le droit de gouverner »⁽²⁾, l'exposition assume le trouble entre victime et bourreau, désir et dégoût, violence consentie, convoitée ou subie, corps contraint, contraignant ou désinhibé, fétichiste ou fétichisé. Jamais tout à fait l'un-e, jamais tout à fait l'autre, les figures enfantines jouent des rôles interchangeables et protéiformes. Comme une perpétuelle relecture et mutation des possibles, *J'ai léché l'entour de vos yeux* donne la part belle à *l'inquiétante étrangeté*.⁽³⁾

(1) Foucault, Michel, *Le corps utopique, les hétérotopies*, 1966

(2) Preciado, Paul.B, *Qui défend l'enfant queer ?* 2013

(3) Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté* (Das Unheimliche) 1919 traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et E. Marty



16h : rencontre avec Frank Lamy, chargé des expositions temporaires au MAC/VAL

Mouvement perpétuel

Les figures enfantines masquées de *Mouvement perpétuel* habitent une cour de récréation où s'affrontent reliques d'enfants et transgressions. Ces corps de fillettes aux mains d'adultes font du terrain de jeux une place publique à la pudeur contredite.

L'installation vient piéger deux figures enfantines dans un face à face les transformant en objets et sujets du mécanisme de jeu. Les deux fillettes sont liées l'une à l'autre par une corde à sauter les rassemblant par leurs entre-jambes. La manivelle arrière participe à la rotation mentale de cette corde devenue sexe métaphorique. Cette corde à sauter vient interroger la norme et l'identité de genre, les fillettes rejouent l'acte sexuel mécaniquement et questionnent le statut de pénétrant / pénétré. L'hybridation entre le corps et l'objet opère un glissement ironique entre plaisir et déplaisir, entre métaphore sexuelle et objet de torture.

L'objet ludique devient ici sexuel et fait voler en éclats les représentations traditionnelles du corps-enfant.



Laura Botterau & Marine Fiquet ; **Mouvement perpétuel**, 2015 ; Installation, matériaux divers ; coproduction Galerie 5 et la Paperie ; crédit photo : Aurélia Le Goff ; © Adagp, Paris 2018

L'ennui des jeunes corps est constitué d'un ensemble de dessins et d'un jeu de dames à la fois objet sculptural et protocole de création. Chaque partie de jeu vient créer une narration et donne lieu à un dessin.

Se jouant à deux, les règles sont celles du jeu de dames, le but étant de prendre ou de bloquer toutes les pièces de son adversaire. Une fois la partie terminée, chaque joueur se retourne les pions restants sur le damier. Sous ces pions se cachent un chiffre. Chaque chiffre correspond à un mot répertorié dans l'index des dames : « mollement, mouiller, velu(e), sommet... » La liste de mots, ainsi que leurs situations géographiques sur la grille du damier, présupposent alors une narration. Cette narration est ensuite traduite par un dessin réalisé à quatre mains.

Le protocole de création inhérent au jeu de dames invite les spectateurs à entrer dans la fiction mise en place dans les livrets de jeux. L'accumulation de parties jouées l'une contre l'autre est venue, contre toutes attentes, recréer l'ennui. Cet ennui devenu modalité du jeu en propose une utilisation à contre-emploi. Le divertissement devient une contrainte et cette injonction à inventer donne lieu aux dessins.



Laura Botterau & Marine Fiquet ; **L'ennui des jeunes corps**, 2014 - 2018 ; jeu de dames en peuplier sérigraphié accompagné de 13 dessins, encre de chine et feutres ; 30 x 30 x 6 cm ; coproduction Cie Nathalie Béasse ; © Adagp, Paris 2018



Laura Bottreau & Marine Fiquet ; **Elles avaient les mêmes yeux**, détail 5, 2016 ; série de 7 dessins ; encre de chine et feutres ; coproduction centre d'art contemporain de Pontmain ; © Adagp, Paris 2018

Elles avaient les mêmes yeux

L'ensemble de dessins vient jouer, rejouer, déjouer et se jouer de sa propre construction narrative. La question du regard se déploie dans la réciprocité : le titre *Elles avaient les mêmes yeux* inclut le spectateur dans la partie de colin-maillard et de cache-cache qui glisse d'un cadre à l'autre. Mais le titre indique aussi un décalage, l'imparfait place une distance temporelle et annonce une quête d'ores et déjà vaine. Les yeux se dérobent, les décors se plient et se répètent sans trouver d'issue.

Elles avaient les mêmes yeux rassemble des fillettes, toutes semblables, contemplant leur propre mise en scène, miroir d'une réalité qui leur échappe. Les motifs architecturaux construisent un décor flottant comme « pièce », entre l'espace clos et l'espace théâtral. Actrices et spectatrices d'un théâtre qu'on ne leur donne pas à voir, la violence narrative exerce un contrepoint punitif à l'expectative du regard. Et les spectatrices, visages glissant, regrettent déjà les coulisses.



Laura Bottreau & Marine Fiquet ; **Berne(r)**, 2017 ; matériaux divers ; 135 x 80 x 167 cm ; coproduction MPVite ; © Adagp, Paris 2018

Berne(r) revendique une lecture multiple. La broderie convoque un balancement polysémique : Drapeau en berne ou étendard trompeur ? La posture de la figure enfantine répond à l'ambivalence du terme : Qui berne qui ? L'enfant semble nous montrer fièrement sa culotte, à moins qu'elle ne soit victime d'un mauvais tour. La mise à nue est-elle subie ou subversive ? La robe devenue cagoule annule la réciprocité du regard, le spectateur-voyeur peut alors voir sans être vu. Il s'agit ici de questionner la pudeur et l'impudeur. La sculpture met en scène une figure enfantine type : l'écolière, robe à carreaux, chaussettes relevées et culotte blanche. Ces codes vestimentaires évoquent intrinsèquement à la fois pureté et fantasmes. Cette construction sexualisée du corps de la fillette existe dans l'imaginaire collectif avec toutes les conséquences qui en découlent en matière de stéréotypes de genres et de dominations.

Berne(r) joue volontairement et ironiquement avec les limites symboliques de ces codes. La sculpture incarne alors la question du pouvoir : le drapeau ainsi chevauché se transforme en objet érectile et évoque la figure féministe de la sorcière sur son balai. L'uniforme de l'écolière devient alors costume aussi transgressif que fantomatique.

Abcédér

Cet ensemble de dessins prend comme point de départ onze exercices de grammaire des années 1970. Ces courts textes rassemblés viennent créer une fiction. Les qualités poétiques de ces fragments textuels font de l'exercice linguistique un principe narratif au scénario vicieux. Le registre glacial et sinistre déplace l'exercice vers un apprentissage de la violence.

Dans chacune des cartes, nous avons choisi trois segments consécutifs que nous avons ensuite traduits par un dessin réalisé à quatre mains. La contrainte de la consigne constitue un protocole de dessin qui donne corps à l'exercice. La violence narrative évoque des rites de passage propre à l'espace de l'enfance allant de la simple moquerie au lynchage ou à l'humiliation. Le titre *Abcédér* : « se tourner en abcès » cristallise les différents enjeux de cet ensemble. La sonorité du terme évoque le jeu de récitation de l'alphabet propre à l'apprentissage scolaire : Abcde... *Abcédér*, ce terme au sens ingrat et à la sonorité trompeuse vient directement inspirer le dessin lumineux.



Laura Bottereau & Marine Fiquet ; *Abcédér* détail 2, 2017; feutre et graphite sur papier de pierre ; 30 x 40 cm ; © Adagp, Paris 2018

Douces indolences pose la question du phantasme comme rêve, hallucination. Les termes fantasma, fantôme et fantaisie dérivent tous trois du grec *phantagma* qui signifie à la fois spectre et image mentale. L'installation met en scène des silhouettes enfantines aux proportions glissantes. Le corps métonymique incarné par les pieds semble aller à la rencontre de l'enfant aux membres trop longs, trop mous. L'un est vide, absent, alors que l'autre, tout en longueur, pourrait trébucher sur lui-même. L'un sans visage, l'autre les yeux clos, la rencontre n'aura pas lieu. Chaussée, cagoulée de laine, les accessoires viennent contraster avec les teintes livides des corps. La laine devient objet fétiche aux jouissances sentimentales platoniques et marque ainsi le contraste de corps froids contre tiédeur laineuse. La limite entre le corps et le costume est ici dilatée : il s'agit de construire un état de corps aussi proche de la poupée que du fétiche créant une image dysfonctionnelle de l'enfant. *Douces indolences* tire son point de départ d'une étude lexicale. Tricoter, étymologiquement « caresser, frotter, battre » est un terme dérivé de trique, tout comme le tricot : gros bâton, gourdin, « être raide comme une trique ». Le sens figuré n'étant pas négligeable, les artistes se sont appliquées à tricoter une trique. Pied de nez à la technique du tricot comme ouvrage féminin, le choix d'une laine rose layette en renforce l'ironie. L'enfance sait se jouer du (long) bout qu'elle n'a pas. *Douces indolences* rappelle le moment éprouvé de tendres et tièdes somnolences, aux rêves agités et aux conscientes angoisses.



Laura Bottereau & Marine Fiquet ; *Douces indolences*, 2017; installation, porcelaine, laine, plâtre, textiles, résine ; dimensions variables ; coproduction MPVite ; © Adagp, Paris 2018



Laura Bottreau & Marine Fiquet ; **Les vieux démons**, détail, 2018 ; installation ; matériaux divers ; dimensions variables ; coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff ; © Adagp, Paris 2018

Les vieux démons

Un tapis comme un placard dans lequel on place toutes sortes de rebuts, souvenirs poussiéreux, ectoplasmes, visions morbides et grimaçants désirs. Un tapis comme planque et air de jeux où les pyjamas hésitent entre cauchemars divertissants et réveils subvertis. Dessus, dessous, le tapis de la torpeur présente un paysage laiteux sur lequel vient se déployer l'installation. Les tissus moelleux, les teintes douces reprennent la palette du glauque : « qui est d'un vert blanchâtre ou bleuâtre comme l'eau de mer ».

L'inactivité apparente présente un moment de latence, une tension entre refoulement et défolement. La construction des corps amène une lecture glissante et éclatée qui invoque à tour de rôle : corps elliptiques, corps fusionnées, jeune ou vieux, fragmentés, dissimulés ou totémiques, corps fétiches, comme supports et incarnations de croyances et de désirs. Le choix des matériaux emprunte conjointement accessoires de farces-et-attrapes, de déguisements et d'objets fétichistes formant un corpus qui induit un flottement dans la perception.

Les vieux démons jouent sur un registre parodique. Les présences corporelles flirtent avec le grotesque et dérèglent la division du vrai et du faux en produisant un règne du simulacre. Le travestissement est général, les figures enfantines se dérobent sous des visages d'adultes, le doudou sous un vieux monsieur, une fillette sous un fantôme, à moins que ce ne soit le fantôme qui se cache sous la fillette.

Les tombeaux innocents

Les jeux d'ensevelissement des corps propres à l'enfance sont venus inspirer Les tombeaux innocents. De ces jeux de plages, divertissant en apparence, l'image d'une disparition corporelle savamment orchestrée a été conservée.

À la fois paysage textuel et sculptural, l'installation donne à voir un après coup, le lieu d'une disparition. Le halo lumineux, projeté entre sol et mur, évoque à la fois mise en scène théâtrale, aube et crépuscule. Dans ce rituel, « les petits corps » évaporés oscillent entre drôle d'amusement et apparition macabre. Les corps absents, figurés par les maillots, et les yeux de verres font de Pierre et Jean des apôtres d'un nouveau genre. Le trouble se poursuit avec l'échelle indiquant le chemin vers l'enlèvement. L'eau est là, entre les lignes, suggérée par le flottement de l'îlot, l'échelle de piscine et les maillots. Les yeux de verre marquent une hésitation ironique entre billes et coquillages. Dans cette mise en spectacle d'un paysage dystopique, corps et décor construisent un espace proche du dessin invoquant objets illusoires et infructueux, ellipses corporelles et souvenirs ravalés par les vagues.



Laura Bottreau & Marine Fiquet ; **Les tombeaux innocents**, 2018 ; installation, matériaux divers ; dimensions variables ; coproduction MPVite - maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff ; © Adagp, Paris 2018

Aux corneilles

Mettre hors d'haleine, à bout de souffle, l'effort vain proposé par l'installation semble relever davantage de la torture que de l'amusement. Baskets, short de sport, balle, ballon, ceinture et bâton, deviennent à la fois costumes, décors et accessoires d'une nouvelle discipline. Défendue de jouer contre le mur, condamnée à convoiter un ballon de baudruche étoilé, la figure enfantine, privée d'air, transforme les objets de jeu en dispositif punitif.

En guise de masque, la sculpture arbore une « peau de visage », support d'entraînement aux premiers secours. Cet objet d'apprentissage du bouche-à-bouche porte intrinsèquement l'image du souffle et devient simulacre d'un corps inanimé. La contrainte ici mise en scène relève tout autant du simulacre : la présence enfantine, les mains libres, pourrait se défaire de ses liens et recracher sa balle. L'entrave consentie semble alors transformer la figure enfantine en masochiste inventive.

Le titre *Aux corneilles*, reprend l'expression « bayer aux corneilles » : rêvasser, perdre son temps à regarder en l'air niaisement, la bouche ouverte. Ici, l'ouverture buccale est ironiquement conditionnée par une balle rebondissante, un objet étoilé devenue bâillon. L'utilisation à contre-emploi de la peau de visage, dans laquelle il est maintenant impossible de souffler, présente une figure enfantine animalisée, entre l'âne courant après sa carotte, le chien après sa balle, un visage de plastique rappelant les traits d'un singe. L'ambivalence se poursuit dans le choix de la branche, le pommier coudé affublé d'un ballon évoque tout autant le jeu que la potence.



Laura Bottreau & Marine Fiquet ; **Aux corneilles**, 2018 ; sculpture, matériaux divers ; dimensions variables ; coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff ; © Adagp, Paris 2018



Laura Bottureau & Marine Fiquet ; **À vous**, 2018 ; vidéo et édition, en cours de réalisation ; coproduction maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff et Théâtre 71 Scène Nationale de Malakoff © Adagp, Paris 2018

À vous

Théâtre désert. La ventriloque sur une chaise, l'enfant sur ses genoux, elles dialoguent.

La ventriloque joue son propre rôle, et l'enfant le saurait si il en était un.

Il y a un verre d'eau et il y a un mensonge.

La vidéo présente un contre-spectacle de ventriloquie où le registre du rire n'a pas su se faire inviter, où la ventriloque a laissé son costume de côté, où le décor et le spectateur se font absents. Un corps enfantin raide, inanimable remplace la marionnette gesticulante.

À vous vient délier la part silencieuse de notre travail tout en la ravivant. La parole traverse les corps mais n'anime pas les lèvres. La ventriloquie permet l'expression d'une parole contredite, à la fois donnée et reprise, théâtralisée et flottante. Elle fait entendre les choses tues et par « chose tue » il faut entendre l'enfant, du latin *in farer*, celui qui ne parle pas, du grec *fémi* celui qui ne sait pas manifester sa pensée par la parole.

L'enfant et la ventriloque se placent en narratrices indissociables. Dialogue labyrinthique construisant un espace intime, refrains, comptines, silences, devinettes et secrets deviennent ici un jeu /je. Entre lucidité glaçante et registre absurde, l'enfant et la ventriloque s'emparent du langage comme d'un espace.

La vidéo *À vous* a pu être réalisée grâce au soutien du Théâtre 71 Scène Nationale de Malakoff

informations pratiques



métro



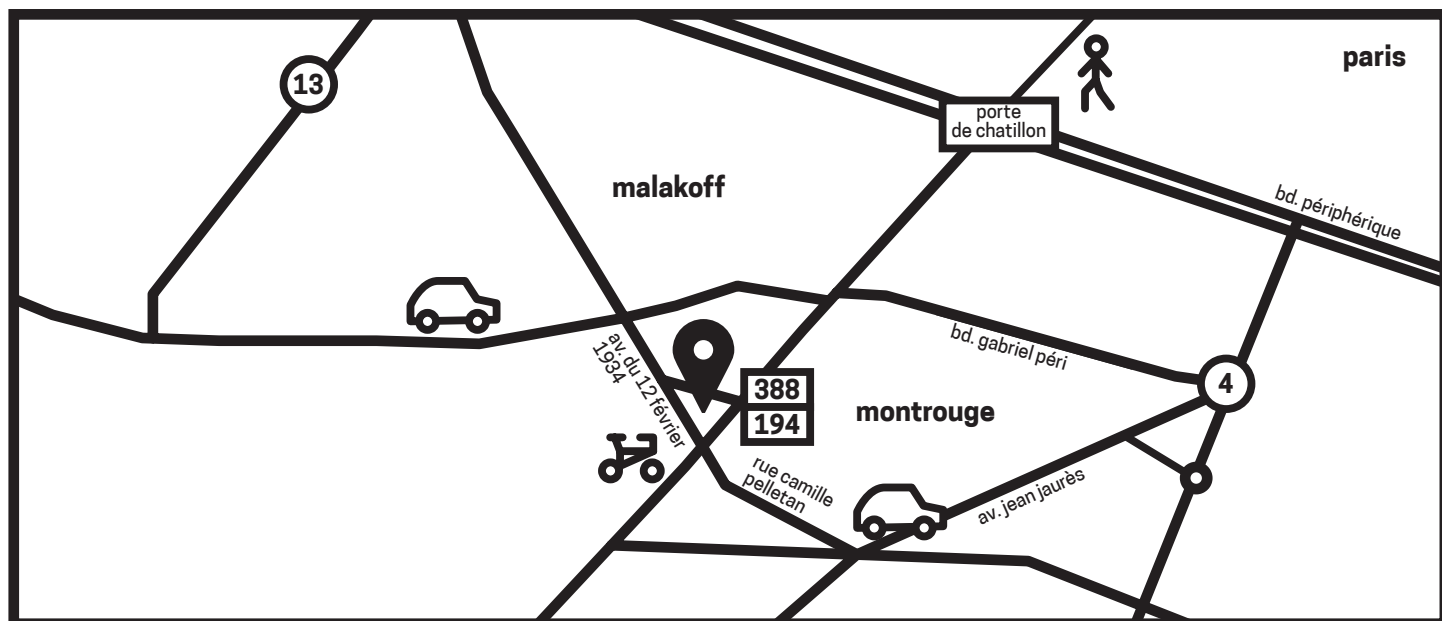
bus



autolib'



vélib'



accès

**105, avenue du 12 février 1934
92240 Malakoff**

métro ligne 13

Station Malakoff - Plateau de Vanves, puis direction centre-ville.

métro ligne 4

Mairie de Montrouge

voiture

Sortie Porte de Châtillon, puis avenue Pierre Brossolette

vélib'

Station n°22404, avenue Pierre Brossolette

autolib'

Station Malakoff/Gabriel Péri/120 ou Montrouge/Jean Jaurès/ 51

contacts

direction

aude cartier

éducation artistique et production

olivier richard

médiation et hors les murs

elsa gregorio

production et communication

marie decap

partenaires

la maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff bénéficie du soutien du Conseil Régional d'Île-de-France, de la DRAC Île-de-France, du Ministère de la Culture et de la Communication et du Conseil départemental des Hauts-de-Seine.

La maison des arts, centre d'art contemporain de malakoff fait partie du réseau TRAM.

l'exposition **j'ai léché l'entour de vos yeux** a été organisée grâce au soutien du théâtre 71 Scène Nationale de Malakoff et de l'USMM (Union Sportive Municipale de Malakoff).

Entrée libre

Ouvert du mercredi au vendredi de 12h à 18h.

le samedi et dimanche de 14h à 18h.

le lundi et mardi sur rendez-vous.